

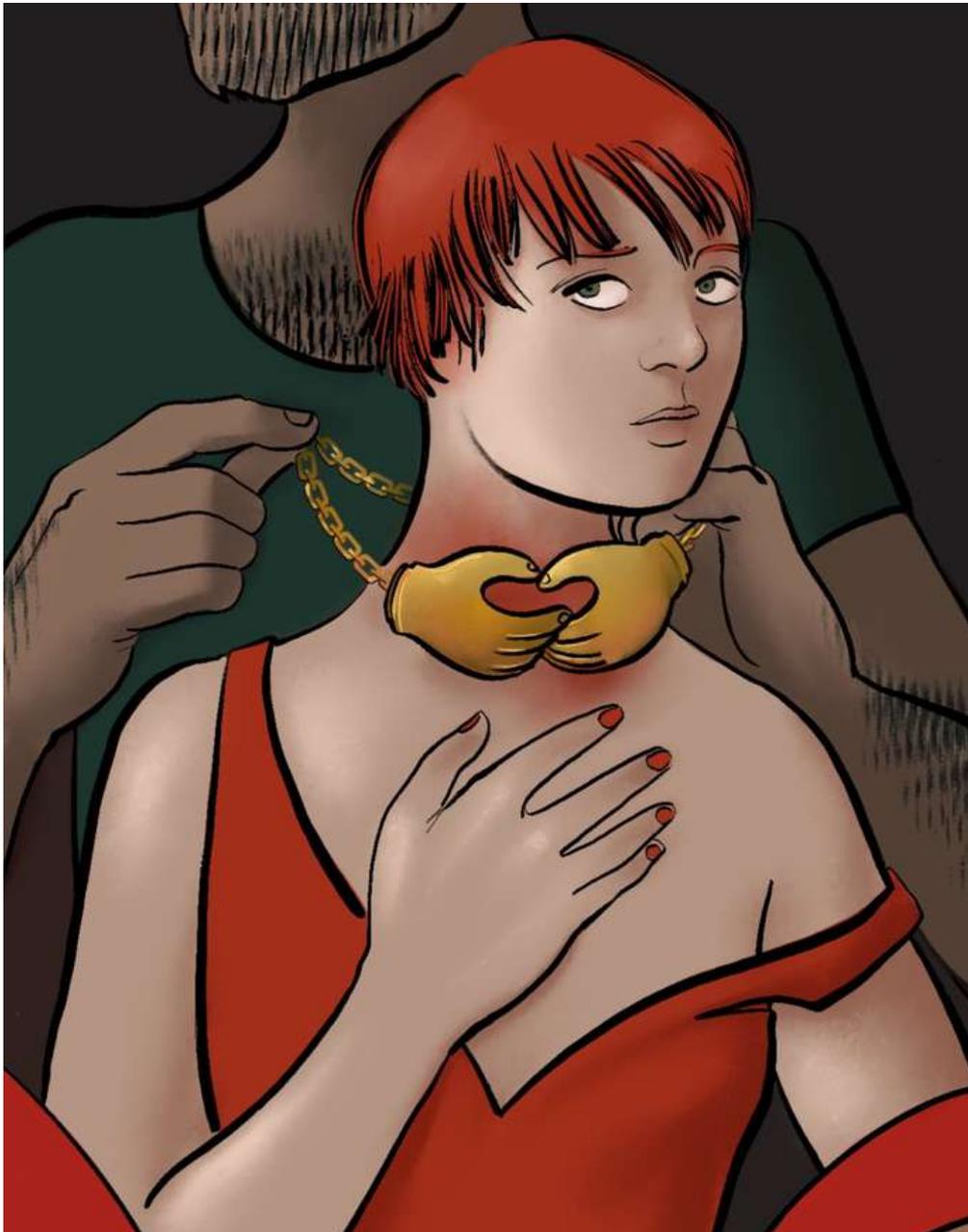
Les violences sexuelles au sein du couple, on en parle ?

CHRONIQUE

Maïa Mazaurette

08/12/2019

Gifles, étranglements, crachats, morsures, ligotage... les actes agressifs non consentis lors des rapports sexuels sont loin d'être anecdotiques.



LE SEXE SELON MAÏA

Selon une étude menée par la BBC au Royaume-Uni, et publiée la semaine dernière, 38 % des femmes britanniques de moins de 40 ans ont été maltraitées pendant des rapports sexuels : précisément, elles ont été giflées, étranglées, bâillonnées, et/ou se sont fait cracher dessus, contre leur gré. Les violences étaient systématiques pour 8 % des femmes, fréquentes pour 12 %, occasionnelles pour 22 %.

Bien sûr, on peut consentir à ce genre de pratiques. L'étude précise que ce n'était pas le cas ; 20 % des répondantes sont d'ailleurs ressorties perturbées ou effrayées de ces expériences sexuelles. Interrogé par l'antenne, un psychologue évoque une « épidémie silencieuse ».

Même tendance aux Etats-Unis : en juin dernier, The Atlantic mentionnait une « hausse surprenante de l'étranglement pendant les rapports sexuels ». L'article expliquait qu'un quart des Américaines avaient déjà eu peur dans la chambre à coucher. Et 13 % des 14-17 ans sexuellement actives avaient subi un étranglement.

VIOLENCES VOLONTAIRES ET HARCÈLEMENT SEXUEL

Cette agressivité sexuelle n'épargne pas la France, dont le roman national, depuis le marquis de Sade, a longtemps célébré ou relativisé les comportements prédateurs.

Selon les derniers chiffres de l'Institut national d'études démographiques (INED) portant sur 2015, 0,5 % des femmes françaises déclarent avoir subi des violences sexuelles par leur conjoint ou ex-conjoint, au cours des douze derniers mois - soit 66 000 victimes estimées cette année-là pour cette seule catégorie -, sur un total de 580 000 femmes victimes de violences sexuelles. Le ministère de l'intérieur affirmait en 2017 que, dans le cas des femmes majeures, les viols sont perpétrés « presque exclusivement par le conjoint ou ex-conjoint ». Autant dire que nos foyers sont loin de constituer des havres de paix.

Certains banaliseront ces expériences féminines (« on n'en meurt pas, il y a des sujets plus importants, on-peut-plus-rien-faire »), ou minimiseront les conséquences de cette sexualité « délicieusement sauvage » (nous en reparlerons quand ces grands libéraux se feront eux-mêmes étrangler par surprise). A ce sujet, le tout récent podcast que France Culture consacre aux hommes violents est édifiant (écoutez-le ici).

Rappel juridique, donc, offert par le Centre ressources pour les intervenants auprès des auteurs de violences sexuelles (CRIAVS) :

« Les crachats, étranglements, morsures, coups, ligotages, lorsqu'ils ne sont pas consentis, sont traités au titre des violences volontaires, dont la gravité dépendra des conséquences sur la victime. Les dommages peuvent être physiques mais aussi psychiques. Les traumatismes psychologiques sont en effet pris en compte par la justice. »

Les injures, insultes, humiliations, propos et comportements portant atteinte à la dignité relèvent pour leur part du harcèlement sexuel.

FAUT-IL TENIR LE PORNO POUR RESPONSABLE ?

Ce point étant clarifié, venons-en au constat : un pourcentage non négligeable d'hommes estime acceptable de soumettre leur partenaire à des violences volontaires. Pourquoi ? Chez mes collègues britanniques et américains de la BBC et de The Atlantic, le porno comparait en première ligne des accusés. Ce qui peut se comprendre : l'étude parle des femmes de moins de 40 ans, soit la génération qui a grandi sous le règne de la pornographie télévisuelle et numérique (depuis 1985 en France).

Cette explication ne convainc pas. Nous sommes inondés de X depuis vingt ans : son visionnage est accompagné d'un discours critique omniprésent. Un tiers des hommes ne sont pas suffisamment stupides pour confondre réalité et fiction (ces mêmes hommes regardent des films policiers et ne tuent personne, ils jouent à Super Mario sans devenir plombiers). D'ailleurs, ça n'expliquerait pas pourquoi le porno aime maltraiter ses performeuses : la source des violences se trouve nécessairement en amont de notre consommation.

Ce qui m'amène au point suivant : je ne pense pas non plus que ces hommes (ceux qui giflent, ceux qui produisent de la pornographie violente) soient intrinsèquement méchants. Ce serait une explication pratique, mais beaucoup trop facile.

Au lit, personne n'a intérêt à faire preuve de cruauté. Personne n'a intérêt à prendre le risque que ses partenaires ramassent leur culotte et claquent la porte en partant. Notre consensus social est limpide : la sexualité sert à donner du plaisir à toutes les personnes impliquées. Bien sûr, les psychopathes existent. Mais un tiers des hommes ne sont pas psychopathes.

EN 2019, SOIT ON TRANSGRESSE, SOIT ON S'ENNUIE

J'en viens à mon explication. Si les hommes violents ne sont ni stupides ni cruels, alors quand ils ont étranglé leur partenaire, ils voulaient bien faire. Plus précisément, ils se sont conformés à leur idée du « bon » sexe. Cette idée, ils ne l'ont pas inventée. La pornographie ne l'a pas inventée non plus.

Ils se sont appuyés sur notre imaginaire collectif. Celui-là même qui exige de se conformer aux normes de genre pour être désirable sexuellement (« les vrais mâles attirent toutes les femmes »), mais également pour être performant sexuellement (« un vrai bonhomme ne prend pas de pincettes, les femmes sont un peu masochistes »).

Contrairement à ce que laissent présumer les explications les plus simplistes, ces hommes ont effectué un arbitrage moral absolument banal, voulant que ce soit « meilleur quand ça fait un peu mal ». Ils ont « pimenté leur vie sexuelle » en suivant les recommandations de leurs livres, chansons, films, magazines préférés, qui ne mentionnent pas toujours l'exigence de consentement. Cette injonction, qui fait passer la « bonne » sexualité au-dessus du confort immédiat des partenaires (féminines), touche tous les milieux sociaux, et tous nos scintillants quotients intellectuels. Elle est considérée comme une marque de bon goût et de culture. Elle fait partie de notre contexte sexuel contemporain.

Pointer du doigt les hommes violents, et se féliciter de n'être pas comme eux, c'est oublier que notre société est à peu près incapable de produire des modèles de sexualité intéressante, trépidante, aventureuse, qui ne reposeraient pas sur la transgression. Car encore en 2019, soit on transgresse (on se tape dessus, on s'attache, on se fait peur, on se crache dessus, on s'insulte,

on saccage l'intimité), soit on s'ennuie (un point développé dans ma conférence TEDtalk, que vous devriez écouter).

D'AUTRES MODÈLES EXISTENT

D'autres modèles existent, qui pourraient nous extirper de l'alternative ennui/douleur - en utilisant la masturbation partagée, le pegging, le sodurètre, les sextoys, le slow sex, etc. Mais quand on promeut ces alternatives, ça coince. Même ici. Aucune de mes chroniques n'a suscité plus de violence que celle, en avril dernier, où je vous proposais d'imaginer une sexualité dénuée de transgression. Pour certains commentateurs, cette option constituait un repoussoir, une tentative de censure, une forme d'angélisme (afin de rester cohérents, j'espère qu'ils dorment sur des planches à clous).

Pourquoi une réaction aussi viscérale ? Parce que c'est une question de viscères. Plus précisément, la sexualité transgressive est une question identitaire. Les hommes qui transgressent obéissent au codex masculin le plus réactionnaire : glorification du danger (lequel sera confiné au corps de l'autre, hein, c'est plus commode), degré zéro de la performance (le va-et-vient bourrin plutôt que la compétence), agression, domination, manque d'empathie.

Pourquoi ? Parce que les pratiques drôles, douces, tendres, amoureuses, confortables physiquement et intellectuellement, sont associées au féminin - et que nous toutes, nous tous, ne donnons pas leur juste place à ces réjouissantes possibilités. Nous ne les trouvons pas très excitantes.

Attendez, je n'ai pas terminé. Ces hommes se conforment également aux visions les plus communément admises, ici, maintenant, concernant l'amour (« entre nous c'est magique, pas besoin de communiquer ») et le couple (« c'est open bar, on ne va pas se demander de permission »).

UNE MASCULINITÉ DE COURAGE, DE VULNÉRABILITÉ

Par conséquent, si nous voulons réduire le nombre de violences sexuelles conjugales, il faut entamer une sérieuse conversation. Sur tous ces sujets. En mettant en avant des masculinités plus inspirantes que l'indéboulonnable duo Rambo-bad boy. Nous ne manquons pas d'exemples de masculinités athlétiques (Yannick Noah, Kevin Mayer), spirituelles (le dalaï-lama, Martin Luther King), politiques (Barack Obama, Dominique de Villepin), androgynes (Timothée Chalamet, Eddie Redmayne), humoristiques (Fary, Océan), LGBT (Bilal Hassani, Freddie Mercury), paternelles (insérez ici le papa qui vous convient).

Si ces options semblent hors d'atteinte, pour ceux d'entre nous dont l'identité a besoin d'un ancrage de genre traditionnel, je propose une masculinité - et une sexualité - de courage. Donc de vulnérabilité.

Dans ce monde-là, un « vrai mâle » aurait les roupettes de raconter ses fantasmes (plutôt que de les infliger), aurait la grâce de demander la permission (au risque d'être rejeté), aurait la confiance permettant de lâcher prise (en acceptant d'être touché, caressé, manipulé). Quand on héroïse le danger, le plus efficace est encore de s'appliquer à soi-même cette exigence. Et de baisser les armes.

Source : https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2019/12/08/les-violences-sexuelles-au-sein-du-couple-on-en-parle_6022073_4497916.html